

« Ma p'tite vache a mal aux pattes »

Ginette Michaud

Number 22 (1), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29233ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

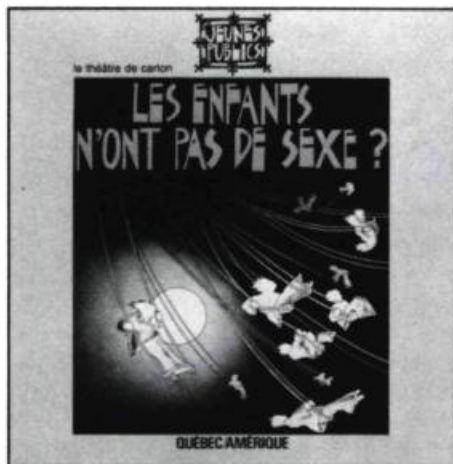
0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, G. (1982). Review of [« Ma p'tite vache a mal aux pattes »]. *Jeu*, (22), 142–144.



Pourtant, tout un aspect de la vie sexuelle a été gommé. Il n'est en effet dit explicitement nulle part que des relations sexuelles peuvent avoir lieu entre deux personnes du même sexe et que ces relations peuvent être considérées comme bonnes par ceux et celles qui ont choisi de les vivre et par ceux et celles qui ont choisi de respecter une orientation sexuelle différente de la leur. Cet « oubli » est étonnant de la part des auteur(e)s. L'homosexualité va rester un sujet tabou pendant encore un « bon bout d'temps », hélas!

hervé dupuis

« ma p'tite vache a mal aux pattes »

Texte de Jocelyne Goyette, collection « Premières », Montréal, Québec / Amérique, 1981, 93 p., ill.

Il était une fois une p'tite vache qui avait mal aux pattes. Comme elle boitait légèrement, elle accusait toujours un certain retard sur le troupeau. Un jour, fatiguée de traîner la patte et de se faire tirer par la queue à cause d'une stupide comptine, elle décida de se distinguer tout à fait et de quitter le troupeau. Pendant ce temps, Jocelyne Goyette, cachée derrière la voix pointue d'une souris, avait l'impression de devenir si petite dans un monde aux dimensions réduites, minuscules, que la peur de rapter davantage et même de s'effacer complètement lui intima un ordre fou: accoucher d'une montagne. Souris et vache se rencontrèrent au détour d'une page: la vache, traite et soustraite, devint malade, mais Jocelyne Goyette alla, elle, bien mieux.

Ce petit conte peut être lu comme la résistance d'une lecture critique de *Ma*

p'tite vache a mal aux pattes, spectacle et livre, puisque le texte maintenant publié en conserve la trace: ma critique, dans l'entre-deux inconfortable, entre représentation et écriture, tentera de voir ce que le texte (aide-mémoire ou supplément?) ajoute, ou supprime. Ce spectacle-livre abolirait tout sens critique, « ne supporterait pas qu'on l'analyse, qu'on le dissèque, qu'on le critique froidement, parce que ce genre de témoignage ne s'entend(ra)it pas avec la voix de la raison. (...) Le spectateur (serait) impuissant devant l'émotion qui l'assaille »¹. Ce serait là un véritable coup de force pour un spectacle qui joue savamment de la naïveté, et qui prétend n'avoir d'autre prétention que de mettre en spectacle son « moi ». « Ce que je raconte, c'est moi », dira Jocelyne Goyette, « mais je *voulais absolument* que ce soit quelque chose d'heureux. Que ça fasse rire. Que ce soit drôle et

1. Martine R.-Corrivault, « Jocelyne Goyette: un spectacle inusité et pourtant familier », *Le Soleil*, 19 juin 1981, p. C-2.

profond. » Tout un programme (et tout un refoulement déjà), à prendre ou à laisser. Mais aussi, quelle demande dans ce don, quelle intimité dans cette exposition, quelle séduction hagiographique dans cet hymne masqué à la femme « ordinaire », quel désir de puissance sous cette fragilité? Que dire d'une vie?

Rien, à moins justement de décoller de la fusion complice exigée par ce type de spectacle, et de commencer à penser. Ce spectacle nous donne à voir une journée dans la vie de Jocelyne Goyette, entre les horaires, l'école, les enfants, les repas, le métier, l'amour et l'écriture. Faire le tour des adjectifs qui ont salué ce *one woman show*², qui a fait l'unanimité dans la presse officielle (fait déjà propre à lever quelque suspicion?), est, à cet égard, éclairant: « un vrai beau petit spectacle, tout simple, tout net, tout frais, tout drôle et tout chaleureux... » (Dassylva³), « franchise désarmante », « éclatante vérité », « témoignage troublant » (Larue-Langlois⁴), « freshness and quiet charm which could be called *naive* » in the best (?) sense » (Peterson⁵). Celle-ci s'attendait d'ailleurs à rencontrer une « fleur plus frêle » que l'actrice « pratique et entièrement auto-suffisante » qui lui accordait une entrevue (quel retour de sexisme, tout de même!).

Bref, intimité, vérité, simplicité, naturel, spontanéité, témoignage: le compte y est. Voilà, semble-t-il, les qualités requises pour qu'un spectacle « féminin »



soit applaudi. Pour faire le compte rond, Jocelyne Goyette parlera elle-même, dans l'édition du texte, de « gestation de *Ma p'tite vache* », de « naissance du spectacle », et signera même la légitimité de celui-ci par un « extrait de baptême » dans lequel figurent les « parrains »: scénographe, éclairagiste, musicien, mais aussi publicitaires. Ici encore, la création artistique emprunte une métaphore dérivée, mais bien utile (usée?), pour reconduire la « vraie » création, biologique. Face à la mise en scène de la vie même — car c'est bien à cela qu'on nous convie ici pour qu'on s'y reconnaisse —, que dire?

D'abord, un certain malaise: quand quelqu'un nous raconte sa vie, et qu'on paye pour l'entendre (le contraire même de la situation analytique: en quoi il faudrait peut-être se demander à qui profite ce genre d'entreprises, naïves et naturelles, à peine pensées), où se retrouve-t-on avec nos (trop grandes et « malentendantes ») oreilles de lapin? En voyeur, en analyste, en confesseur, en juge, ou en « moman »? On pense à quoi, lorsqu'on est ému au théâtre par les émotions d'un(e) autre? Il faudrait commencer à penser cette émotion, et cesser de refouler cette pensée sous les noms de vérité, naturel, spontanéité,

2. Pour une critique sévère, mais fort juste, de cette récente tendance du théâtre québécois, voir l'article de Lorraine Hébert, « Les risques du close-up », *La Vie en rose*, juin, juillet, août 1981, p. 49.

3. Martial Dassylva, « Jocelyne Goyette en solo. Tout, mais pas reine du foyer », *La Presse*, 19 janvier 1981, p. B-5.

4. Jacques Larue-Langlois, « *P'tite vache*: d'une franchise désarmante », *Le Devoir*, 26 janvier 1981, p. 11.

5. Maureen Peterson, « *Petite (sic) vache*, an instant success », *The Gazette*, 14 mars 1981, p. 118.

etc., pour que cette émotion ne nous touche plus comme un effet sauvage, nous laissant pantois et sans parole. Aliénés.

Ensuite, parler du « dedans privé des choses » comme le tente Jocelyne Goyette — avec des moments de réussite indéniables, surtout lorsqu'elle s'attache au « quotidien brut » (pour le « quotidien explosé dans l'imaginaire de l'écriture », c'est moins travaillé, et souvent desservi par le mythe de la spontanéité créatrice: ça produit des effets poétiques souvent fort vagues) —, parler du privé sans faire référence au politique, ce dehors qui vient toujours contaminer d'avance le coeur de la pomme blette, me semble un pari intenable, pari que tenait pourtant ailleurs une Louisette Dussault avec *Moman*. Il ne s'agit évidemment pas de demander un engagement, ou un message, mais de donner forme théâtrale à des contradictions (sans synthèses). « Ni féministe, ni reine du foyer », mais « mère, épouse, comédienne, victime » (premier titre de travail du spectacle): à jouer de la logique ni... ni..., Jocelyne Goyette risque de se retrouver bien isolée, même au sein d'une famille nucléaire revue et corrigée. Dans ce refus des extrêmes, pointe aussi la tentation humaniste du juste milieu. À refuser de passer à travers le miroir et de décanter le vécu, Alice se condamne à un regard sans perspectives: trop grande, trop petite. Dans le cas qui m'occupe, c'est un monde tout petit, assailli de détails insignifiants: à ce titre, la scénographie avec ses chaises et table d'enfants était juste, et indirectement cruelle. L'enfance tant et tant célébrée était-elle si belle pour qu'on veuille toujours retourner s'y coincer?

Enfin, sous tout projet autobiographique couve toujours un désir de totalisation (de contrôle aussi): on choisit, on met en ordre, on rejette. L'auteure choi-

sit un déroulement chronologique (une journée dans la vie de Jocelyne Goyette, mais aussi toute la vie de Jocelyne Goyette dans une journée), linéaire (malgré les flash-back), qui finit par se boucler en un cercle itératif, infini (d'un réveil à l'autre); une forme somme toute classique qui vient surdéterminer la signification de *cette* vie. En intégrant dans son récit les pages de son journal intime, et en adoptant finalement le journal quotidien comme forme même de sa vie, Jocelyne Goyette renonce, malgré les apparences, à prendre en main son propre récit de vie. En s'accrochant à son moi le plus personnel et le plus intraduisible (et quel risque, car en donnant ses gestes à peine transposés, son nom propre et même ses petits noms d'amour, que reste-t-il pour la suite du théâtre, et pour le quotidien? À trop tirer sur sa vache, on risque de la tarir), Jocelyne Goyette laisse de côté son mythe personnel, en restant dans l'infra-langue du quotidien.

« C'est bien ça, la vie », pensaient plusieurs spectateurs en sortant de la salle. Pendant ce temps, dehors, la vie se pliait, continuait de se vivre à la petite semaine, et nous d'être vécus par elle.

ginette michaud